

# GREVE GENERALE

## des Chemins de fer du Sud

### LE CHOMAGE A COMMENCÉ DIMANCHE MATIN

Nice, 29 mai. — Les agents des différents services de la Compagnie du Sud, affiliés à la Fédération ou au Syndicat national des chemins de fer, ont décidé, dans une réunion tenue cette nuit, la grève générale à partir de ce matin.

Cette décision est motivée par la mesure de rigueur dont a été l'objet un employé de Nice, qui fut déplacé et envoyé en disgrâce à Saint-Tropez.

Même décision a été prise par les employés de Toulon et de Draguignan.

### LES CAUSES DE LA GREVE

Nice, 29 mai. — Les agents de la Compagnie des chemins de fer du Sud qui ont, le 26 mai, déclaré la grève générale, protestent contre la décision du Parlement de les admettre pas au bénéfice des retraites tout comme le personnel des grands réseaux. Ils s'élevaient aussi contre la mesure de rigueur prise à l'égard d'un employé de Nice nommé Quivrin. Enfin, ils réclament le repos par décade et le relèvement des salaires.

### LES AGENTS CHOMENT

Toulon, 29 mai. — Les agents de la Compagnie des chemins de fer du Sud se sont effectivement mis en grève ce matin. La Compagnie exploite deux lignes, l'une allant de Draguignan à Nice, et l'autre de Toulon à Saint-Raphaël.

### QUELQUES TRAINS CIRCULENT

Un train à vu ce matin quitter Nice vers 10 heures, pour aller à Annot, dans les Basses-Alpes. Quelques trains circulent entre Saint-Raphaël et Hyères. Il n'y a aucun incident.

### La Révolution au Nicaragua

#### LES TROUPES GOUVERNEMENTALES REPOUSSEES

New-York, 29 mai. — Une dépêche de Bluefields annonce que le général Lara, commandant les forces gouvernementales, a livré un assaut acharné aux positions occupées par les rebelles Estrada, autour de Bluefields, et qu'il a été repoussé en perdant 250 tués ou blessés.

Des marins américains arriveront le lendemain pour assurer l'ordre et éviter qu'un combat n'ait lieu dans la ville.

#### ENVOI DE NAVIRES AMERICAINS

Philadelphie, 29 mai. — Des ordres ont été reçus ici, ordonnant au transport « Prairie » de partir ce matin pour Bluefields et d'embarquer 500 marins à son bord.

### MILLERAND OFFRE un memento postal AU PUBLIC

Nous avons signalé hier, dans notre édition illoïque, que le ministre des postes et télégraphes venait de prendre une décision qui serait certainement bien accueillie du public.

En effet, certaines commodités particulières des services télégraphiques et téléphoniques sont, à l'heure actuelle, assez peu utilisées, soit que le public les ignore, soit qu'elles demeurent étrangères à ses habitudes. Tels sont : le mandat-carte payable à domicile, le livret d'identité, les lettres télégraphiques, les boîtes aux lettres particulières, les abonnements téléphoniques temporaires, le carte postale avec réponse payée, etc.

Dans le but de rendre familières les facilités offertes au public, Millerand a eu l'idée de les faire résumer sur un petit carnet qui porte le titre de « Memento postal ».

Ce livret, dont la couverture est décorée d'une élégante vignette, contient en un dictionnaire de pages les renseignements les plus complets et les plus précis sur les principales commodités mises à la disposition de la clientèle des bureaux de postes.

Ainsi qu'il est dit en tête de ce petit opuscule, on n'a point cherché à établir une nomenclature des opérations qu'on peut effectuer aux guichets des bureaux postaux, télégraphiques et téléphoniques, mais on s'est borné à exposer plus particulièrement les facilités, telles garanties qu'il ne sont pas encore bien connues.

Grâce à une ingénieuse collaboration, Millerand a réussi à faire établir ce livret de 16 pages, en un million d'exemplaires, qui peuvent être distribués gratuitement au public, sans que cette opération soit onéreuse pour les bureaux.

Tout le monde pourra donc, à partir de ce matin, lundi 30 mai, réclamer aux guichets des bureaux de postes un de ces précieux mémentos.

Trois services déjeunés et d'essence bonnes. Après de trois Congo, dans la boîte aux lettres.

# Une Conférence d'Anatole France chez les Etudiants

### L'ENCYCLOPEPEDIA ET L'ANCIEN REGIME

Paris, 29 mai. — L'Association Générale des Etudiants organise une série de conférences dans la Maison des Etudiants. C'est Anatole France qui a accepté d'inaugurer cette série par une conférence sur un sujet d'actualité, dont voici quelques passages principaux :

Messieurs et chers camarades, Je suis heureux de me trouver au milieu de vous, dans cette vieille maison, siège de l'ancienne Faculté de Médecine et du Collège des Chirurgiens jurés de Paris. Elle tombait en ruine. Ces pierres que vous avez relevées avec un zèle pieux, ces salles voûtées, d'un si bel appareil, ces fenêtres aux vitres en plomb, ont été restaurées avec un soin méticuleux, et l'on a pu, au moins pour un instant, se faire une idée de ce qu'était l'ancien régime.

On s'agitait dans les salles, on se disputait, on se disputait pour des questions de détail, on se disputait pour des questions de détail, on se disputait pour des questions de détail.

Il se fait point pour cela de ces exercices : la conquête de l'eau, comme la conquête de l'air, demande malheureusement des victoires, et le sous-marin ne va pas par l'audace avec laquelle il est méconnu. Et nous avons encore en France des hommes prêts à se donner pour le salut commun et à mourir de la belle mort du marin ?

### Les Condolances

#### UN TELEGRAMME DU ROI D'ESPAGNE

Le roi d'Espagne a adressé à M. Fallières, président de la République française, le télégramme suivant :

« Profondément ému par la terrible catastrophe, la reine et moi nous partageons de tout cœur avec mon peuple la douleur de la France. Nous envoyons avec nos plus vives condoléances l'expression réitérée de nos sentiments d'amitié et de sympathie. ALFONSO. »

Le président de la République a répondu à Alphonse XIII par le télégramme suivant :

« Je remercie de tout cœur Votre Majesté et Sa Majesté la reine de vouloir bien s'associer avec le noble peuple espagnol au malheur qui vient de frapper la nation française. Ce nouveau témoignage de sympathie de la part de Votre Majesté nous est particulièrement précieux et je tiens à l'assurer de mon côté de mes sentiments de très sincère amitié. FALLIERES. »

### La Grève de Méry

Les ouvriers des environs viennent manifester à Méry

Pontoise, 29 mai. — La nuit et la matinée ont été calmes. Toutefois, en prévision d'événements possibles pour cet après-midi, les mesures d'ordre les plus rigoureuses ont été prises.

M. Duvernois, sous-préfet de Pontoise, a organisé un service d'escorte afin que la marche des grévistes des environs vers Méry lui soit aussitôt signalée. Les routes et la gare de Méry sont occupées militairement.

Il est certain que, comme on l'annonçait hier, une manifestation aura lieu, mais on ne sait encore en quel endroit elle se produira.

Une réunion a été tenue par les grévistes à midi et demi dans un café de Méry et ils y ont arrêté leurs dernières dispositions. Le sous-préfet a confirmé la nouvelle que de nombreux syndicats doivent se solidariser avec les carriés.

En attendant, de nombreux plâtriers d'Argenteuil sont arrivés.

### Pauhan sur le champ de bataille de Solferino

Un pèlerinage patriotique en aéroplane

Véronne, 29 mai. — Pauhan qui participe en ce moment au meeting de Verone, a dit samedi matin de partir dans la direction de Solferino pour aller déposer une couronne sur la tour érigée en mémoire des soldats français tombés en 1859.

L'aviateur qui s'éleva à une hauteur de 200 mètres a atterri sur le champ de bataille après un vol de 22 minutes. Des paysans s'écroulèrent aussitôt. Les automobiles des journalistes et des sportsmen qui le suivaient arrivèrent presque immédiatement après son atterrissage.

Tous les assistants ont salué l'aviateur et ont poussé des cris de « Vive la France ! » Pauhan a répondu très ému. Des dépêches ont été envoyées au roi et à M. Fallières.

Pauhan est reparti à 11 h. 30 de Solferino. Il a été surpris par un orage furieux ; toutefois, le voyage a été accompli heureusement. L'aviateur est arrivé dans de bonnes conditions au champ d'aviation et a atterri devant son hangar. Il a été acclamé. Les commissaires et le président ont dressé un procès-verbal de ce raid. Les commissaires ont attribué à Pauhan un prix de 5,000 lire.

# Reves, Chimères, Utopie, Progrès

Et qui de nous ne se plaint de vivre dans le passé ? Qui de nous n'en sent parfois le besoin ? Ce serait trop peu que de vivre dans le présent, qui n'est qu'un point qui fait la vie et qui est court ; vous n'imaginez pas combien elle est courte ; il faut, pour lui donner une humaine et belle proportion, le prolonger dans le passé et dans l'avenir par le présent et le rêve.

Qui, le rêve, qui, la chimère, l'illusion, le mirage, sans les chimères, sans les illusions, la vie n'a plus de sens et n'offre plus d'intérêt. Sachons construire nos rêves ; sachons leur donner une structure scientifique. A cette condition, il est utile et utile à tous.

Chers camarades, ne craignez pas de passer par utopies, de construire dans les nuées, de créer des républiques imaginaires, comme Platon, Thomas Morus, Campanella, Fénelon, Utopiste, sont les utopistes qui ont tracé les lignes de la préhistoire. Des rêves généreux sortent les réalités bienfaisantes.

### AGISSEZ, PENSEZ !

Rêvez, mes chers camarades. Agissez et rêvez, et surtout, oh ! surtout ! ne soyez pas trop raisonnables. Ne soyez pas prudents. La prudence est la plus vilaine des vertus. Rêvez, agissez. Vous aurez beaucoup à faire, mais il faudra tenir ferme dans un bref espace de temps non seulement, comme dit Horace, de longues espérances, mais aussi une action redoublée contre l'égoïsme, l'ignorance et la peur. L'humanité acquiert peu à peu la connaissance, en agissant, en pensant. Nous savons mieux commander à la nature ; nous savons approprier plus exactement la terre à nos besoins, à nos goûts, à nos plaisirs, nous savons en tirer plus de force et de beauté. Travaillez à votre tour et accomplissez votre tâche, soyez meilleurs que vous n'êtes, c'est ce que vous souhaitez, comme vous souhaitez à vos enfants de vous surpasser en courage, en génie, en valeur.

— Voulez-vous bien, maman Balut, sans vouloir vous rien dire de désagréable, qu'on ne se douterait jamais que c'est votre fille. Ou bien, repit-elle en hochant la tête, ma misère, ça vous change tant, que vous n'avez plus de temps à perdre, que vous n'avez plus de temps à perdre, que vous n'avez plus de temps à perdre.

— Oh ! non, non... mais quelle heure est-ce ?

— Dans les huit heures et demie.

— Et ma ogresse qui se couche à neuf heures, elle serait capable avant ça de cloquer ma porte pour nous empêcher de rentrer... Poucette, le sens-tu mieux ?

— Oh ! moi, fit Poucette, toute heureuse de la bonté de la cabaretière, je ne me suis jamais si bien portée, mais là, maman... Moi, ça va tout à fait bien... j'ai eu un moment de faiblesse, mais au fond on est plus solide qu'on en a l'air !

De fait, se levant, elle paraissait tout à fait d'aplomb. Sa pâleur avait disparu et des sautes rouges aux pommettes jouaient la santé revenue.

— Vous êtes sûre de pouvoir tracter votre voiture jusque là-bas ? dit la patronne ; d'ailleurs, attendez, je vais d'abord vous donner un coup de main.

Elle sortit avec ses deux clientes de passage, et aidant Mme Balut et Poucette à s'installer dans la voiture, elle poussa vigoureusement la voiture pendant une cinquantaine de mètres :

— La fit-elle, ça ne monte plus, il ne s'agit plus que de laisser rouler... moi, faut que je retourne à la cuisine... mes biberons s'écroulent ça file sans s'écrouler.

— Oh ! comme vous êtes bonne ! fit dit Poucette.

— Bon, vous me remerciez une autre fois qu'il fera plus chaud.

Puis, ayant donné un dernier coup d'épaule à la voiture, elle se pencha dans la nuit, elle se mit à courir à son cabaret.

— Allons bon ! fit-elle, dès que la porte ouverte, elle s'aperçut de la disparition d'un de ses clients, voilà un gredin qui a lié à la cloche de bois, canaille, va !

Celui qui était parti était l'homme du fond, qui avait paru prendre tant d'intérêt aux paroles de la mère Balut.

### Bruies à faces humaines

Dans la tête de la mère Balut — dont la poitrine brûlait dans la bouche avait des goûts acides — une seule pensée fermentait : arriver jusqu'à sa maison.

Il lui semblait que la seule manière de se tirer d'affaire, c'était de se précipiter sur le mal qui grandissait en elle et lui donnait le mal de mourir tout d'un coup, de tomber entre les roues d'un coup, de tomber, de tomber, de tomber, de tomber, de tomber.

— Maman, dit tout à coup Poucette avec un frisson, est-ce que tu entends, on dirait qu'on court derrière nous...

— En effet, dans le silence, on percevait l'écho d'un pas lourd, que la neige assourdissait.

Dépêchez-vous, répliqua Mme Balut. — Non qu'elle est peur, certes. A quel propos un malheureux se fit-il attiré sur cette route déserte, où le pasait pas personne ?

— D'ailleurs, on touchait au réverbère.

— Maman, maman, cria Poucette en un sursaut d'angoisse.

Une ombre noire venait de dépasser la voiture et, revenant vers les deux pauvres créatures, avait dit brutalement :

— Halte... nous avons à causer ! — Et comme toutes deux avaient reculé instinctivement dans un sursaut de terreur, la voiture heurta une pierre et culbuta à demi, tandis que le visage de l'homme se trouvait éclairé par la lueur du réverbère et que, dans une exclamation de terreur folle, Mme Balut s'écriait :

— Balut ! mon mari ! — Et lui, oui, ma chère et tendre, ton époux, ni plus ni moins.

C'était un homme de haute taille, au visage barbu, aux yeux bleus, et qui portait un habit de chambre de chambre de chambre. C'était le buveur de cabaret de la Fourche. — Qu'est-ce que vous me voulez, dit la femme suffoquée, laissez-moi passer, il n'y a rien de commun entre nous.

— Orais-tu, tu crois ça... si, il y a quelque chose de commun entre nous.

— Mon argent ! mon argent ! il est à moi ! — Et je suis le chef de la communauté... ah ! madame, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer.

La situation était étonnante, mais, appeler au secours, à quel bon, nul n'attendait du village, le cabaret était trop loin aussi, et la malheureuse femme serrait ses robes contre elle, dans un paroxysme de désespoir et d'effroi.

— Maman, maman, reprit Balut avec un affroyable juron... ton argent ou ta peau... Et il leva sur elle son poing formidable.

Une main se leva, et le poing formidable se fendit en deux, et le pauvre homme se précipita en arrière, et se précipita en arrière.

— D'ailleurs, on touchait au réverbère.

— Maman, maman, cria Poucette en un sursaut d'angoisse.

Une ombre noire venait de dépasser la voiture et, revenant vers les deux pauvres créatures, avait dit brutalement :

— Halte... nous avons à causer ! — Et comme toutes deux avaient reculé instinctivement dans un sursaut de terreur, la voiture heurta une pierre et culbuta à demi, tandis que le visage de l'homme se trouvait éclairé par la lueur du réverbère et que, dans une exclamation de terreur folle, Mme Balut s'écriait :

— Balut ! mon mari ! — Et lui, oui, ma chère et tendre, ton époux, ni plus ni moins.

C'était un homme de haute taille, au visage barbu, aux yeux bleus, et qui portait un habit de chambre de chambre de chambre. C'était le buveur de cabaret de la Fourche. — Qu'est-ce que vous me voulez, dit la femme suffoquée, laissez-moi passer, il n'y a rien de commun entre nous.

— Orais-tu, tu crois ça... si, il y a quelque chose de commun entre nous.

— Mon argent ! mon argent ! il est à moi ! — Et je suis le chef de la communauté... ah ! madame, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer.

La situation était étonnante, mais, appeler au secours, à quel bon, nul n'attendait du village, le cabaret était trop loin aussi, et la malheureuse femme serrait ses robes contre elle, dans un paroxysme de désespoir et d'effroi.

— Maman, maman, reprit Balut avec un affroyable juron... ton argent ou ta peau... Et il leva sur elle son poing formidable.

Une main se leva, et le poing formidable se fendit en deux, et le pauvre homme se précipita en arrière, et se précipita en arrière.

— D'ailleurs, on touchait au réverbère.

— Maman, maman, cria Poucette en un sursaut d'angoisse.

Une ombre noire venait de dépasser la voiture et, revenant vers les deux pauvres créatures, avait dit brutalement :

— Halte... nous avons à causer ! — Et comme toutes deux avaient reculé instinctivement dans un sursaut de terreur, la voiture heurta une pierre et culbuta à demi, tandis que le visage de l'homme se trouvait éclairé par la lueur du réverbère et que, dans une exclamation de terreur folle, Mme Balut s'écriait :

— Balut ! mon mari ! — Et lui, oui, ma chère et tendre, ton époux, ni plus ni moins.

C'était un homme de haute taille, au visage barbu, aux yeux bleus, et qui portait un habit de chambre de chambre de chambre. C'était le buveur de cabaret de la Fourche. — Qu'est-ce que vous me voulez, dit la femme suffoquée, laissez-moi passer, il n'y a rien de commun entre nous.

— Orais-tu, tu crois ça... si, il y a quelque chose de commun entre nous.

— Mon argent ! mon argent ! il est à moi ! — Et je suis le chef de la communauté... ah ! madame, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer.

La situation était étonnante, mais, appeler au secours, à quel bon, nul n'attendait du village, le cabaret était trop loin aussi, et la malheureuse femme serrait ses robes contre elle, dans un paroxysme de désespoir et d'effroi.

— Maman, maman, reprit Balut avec un affroyable juron... ton argent ou ta peau... Et il leva sur elle son poing formidable.

Une main se leva, et le poing formidable se fendit en deux, et le pauvre homme se précipita en arrière, et se précipita en arrière.

— D'ailleurs, on touchait au réverbère.

— Maman, maman, cria Poucette en un sursaut d'angoisse.

Une ombre noire venait de dépasser la voiture et, revenant vers les deux pauvres créatures, avait dit brutalement :

— Halte... nous avons à causer ! — Et comme toutes deux avaient reculé instinctivement dans un sursaut de terreur, la voiture heurta une pierre et culbuta à demi, tandis que le visage de l'homme se trouvait éclairé par la lueur du réverbère et que, dans une exclamation de terreur folle, Mme Balut s'écriait :

— Balut ! mon mari ! — Et lui, oui, ma chère et tendre, ton époux, ni plus ni moins.

C'était un homme de haute taille, au visage barbu, aux yeux bleus, et qui portait un habit de chambre de chambre de chambre. C'était le buveur de cabaret de la Fourche. — Qu'est-ce que vous me voulez, dit la femme suffoquée, laissez-moi passer, il n'y a rien de commun entre nous.

— Orais-tu, tu crois ça... si, il y a quelque chose de commun entre nous.

— Mon argent ! mon argent ! il est à moi ! — Et je suis le chef de la communauté... ah ! madame, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer.

La situation était étonnante, mais, appeler au secours, à quel bon, nul n'attendait du village, le cabaret était trop loin aussi, et la malheureuse femme serrait ses robes contre elle, dans un paroxysme de désespoir et d'effroi.

— Maman, maman, reprit Balut avec un affroyable juron... ton argent ou ta peau... Et il leva sur elle son poing formidable.

Une main se leva, et le poing formidable se fendit en deux, et le pauvre homme se précipita en arrière, et se précipita en arrière.

— D'ailleurs, on touchait au réverbère.

— Maman, maman, cria Poucette en un sursaut d'angoisse.

Une ombre noire venait de dépasser la voiture et, revenant vers les deux pauvres créatures, avait dit brutalement :

— Halte... nous avons à causer ! — Et comme toutes deux avaient reculé instinctivement dans un sursaut de terreur, la voiture heurta une pierre et culbuta à demi, tandis que le visage de l'homme se trouvait éclairé par la lueur du réverbère et que, dans une exclamation de terreur folle, Mme Balut s'écriait :

— Balut ! mon mari ! — Et lui, oui, ma chère et tendre, ton époux, ni plus ni moins.

C'était un homme de haute taille, au visage barbu, aux yeux bleus, et qui portait un habit de chambre de chambre de chambre. C'était le buveur de cabaret de la Fourche. — Qu'est-ce que vous me voulez, dit la femme suffoquée, laissez-moi passer, il n'y a rien de commun entre nous.

— Orais-tu, tu crois ça... si, il y a quelque chose de commun entre nous.

— Mon argent ! mon argent ! il est à moi ! — Et je suis le chef de la communauté... ah ! madame, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer.

La situation était étonnante, mais, appeler au secours, à quel bon, nul n'attendait du village, le cabaret était trop loin aussi, et la malheureuse femme serrait ses robes contre elle, dans un paroxysme de désespoir et d'effroi.

— Maman, maman, reprit Balut avec un affroyable juron... ton argent ou ta peau... Et il leva sur elle son poing formidable.

Une main se leva, et le poing formidable se fendit en deux, et le pauvre homme se précipita en arrière, et se précipita en arrière.

— D'ailleurs, on touchait au réverbère.

— Maman, maman, cria Poucette en un sursaut d'angoisse.

Une ombre noire venait de dépasser la voiture et, revenant vers les deux pauvres créatures, avait dit brutalement :

— Halte... nous avons à causer ! — Et comme toutes deux avaient reculé instinctivement dans un sursaut de terreur, la voiture heurta une pierre et culbuta à demi, tandis que le visage de l'homme se trouvait éclairé par la lueur du réverbère et que, dans une exclamation de terreur folle, Mme Balut s'écriait :

— Balut ! mon mari ! — Et lui, oui, ma chère et tendre, ton époux, ni plus ni moins.

C'était un homme de haute taille, au visage barbu, aux yeux bleus, et qui portait un habit de chambre de chambre de chambre. C'était le buveur de cabaret de la Fourche. — Qu'est-ce que vous me voulez, dit la femme suffoquée, laissez-moi passer, il n'y a rien de commun entre nous.

— Orais-tu, tu crois ça... si, il y a quelque chose de commun entre nous.

— Mon argent ! mon argent ! il est à moi ! — Et je suis le chef de la communauté... ah ! madame, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer.

La situation était étonnante, mais, appeler au secours, à quel bon, nul n'attendait du village, le cabaret était trop loin aussi, et la malheureuse femme serrait ses robes contre elle, dans un paroxysme de désespoir et d'effroi.

— Maman, maman, reprit Balut avec un affroyable juron... ton argent ou ta peau... Et il leva sur elle son poing formidable.

Une main se leva, et le poing formidable se fendit en deux, et le pauvre homme se précipita en arrière, et se précipita en arrière.

— D'ailleurs, on touchait au réverbère.

— Maman, maman, cria Poucette en un sursaut d'angoisse.

Une ombre noire venait de dépasser la voiture et, revenant vers les deux pauvres créatures, avait dit brutalement :

— Halte... nous avons à causer ! — Et comme toutes deux avaient reculé instinctivement dans un sursaut de terreur, la voiture heurta une pierre et culbuta à demi, tandis que le visage de l'homme se trouvait éclairé par la lueur du réverbère et que, dans une exclamation de terreur folle, Mme Balut s'écriait :

— Balut ! mon mari ! — Et lui, oui, ma chère et tendre, ton époux, ni plus ni moins.

C'était un homme de haute taille, au visage barbu, aux yeux bleus, et qui portait un habit de chambre de chambre de chambre. C'était le buveur de cabaret de la Fourche. — Qu'est-ce que vous me voulez, dit la femme suffoquée, laissez-moi passer, il n'y a rien de commun entre nous.

— Orais-tu, tu crois ça... si, il y a quelque chose de commun entre nous.

— Mon argent ! mon argent ! il est à moi ! — Et je suis le chef de la communauté... ah ! madame, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer.

La situation était étonnante, mais, appeler au secours, à quel bon, nul n'attendait du village, le cabaret était trop loin aussi, et la malheureuse femme serrait ses robes contre elle, dans un paroxysme de désespoir et d'effroi.

— Maman, maman, reprit Balut avec un affroyable juron... ton argent ou ta peau... Et il leva sur elle son poing formidable.

Une main se leva, et le poing formidable se fendit en deux, et le pauvre homme se précipita en arrière, et se précipita en arrière.

— D'ailleurs, on touchait au réverbère.

— Maman, maman, cria Poucette en un sursaut d'angoisse.

Une ombre noire venait de dépasser la voiture et, revenant vers les deux pauvres créatures, avait dit brutalement :

— Halte... nous avons à causer ! — Et comme toutes deux avaient reculé instinctivement dans un sursaut de terreur, la voiture heurta une pierre et culbuta à demi, tandis que le visage de l'homme se trouvait éclairé par la lueur du réverbère et que, dans une exclamation de terreur folle, Mme Balut s'écriait :

— Balut ! mon mari ! — Et lui, oui, ma chère et tendre, ton époux, ni plus ni moins.

C'était un homme de haute taille, au visage barbu, aux yeux bleus, et qui portait un habit de chambre de chambre de chambre. C'était le buveur de cabaret de la Fourche. — Qu'est-ce que vous me voulez, dit la femme suffoquée, laissez-moi passer, il n'y a rien de commun entre nous.

— Orais-tu, tu crois ça... si, il y a quelque chose de commun entre nous.

— Mon argent ! mon argent ! il est à moi ! — Et je suis le chef de la communauté... ah ! madame, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer, laissez-moi passer.